



www.comptoirlitteraire.com

présente

**“*Dictionnaire philosophique
ou la raison par l’alphabet*”**

de

VOLTAIRE

(1764)

(535 pages)

Il est composé de 73 articles.

Voici des extraits et des commentaires de quelques-uns.

Bonne lecture !

“Antitrinitaires”

Voltaire, qui déclare dans l'article "Morale", que : «*La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différents, et que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison*», suggère même une solution radicale : «*Il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des apôtres, qui n'ont jamais parlé de la Trinité, et de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'Écriture, comme ceux de Trinité, de personne, de procession, et tant d'autres semblables qui, étant absolument vides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures et incomplètes*».

“Atome”

«*Ce que nous appelons le hasard n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu.*» - «*Il n'y a point de hasard; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance.*»

"Beau, beauté"

Voltaire expose la thèse de la relativité du beau à travers une analogie entre «*le crapaud*» et «*le nègre*» : «*Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le "to kalon". Il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée ; le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.*»

“Bêtes”

Voltaire rejette la théorie cartésienne de l'animal-machine comme ce qu'il estime être l'absconce et creuse terminologie d'Aristote : «*“Les âmes des bêtes sont des formes substantielles”, a dit Aristote ; et après Aristote, l'école arabe ; et après l'école arabe, l'école angélique ; et après l'école angélique, la Sorbonne ; et après la Sorbonne personne au monde*». Il affirme, en dépit de l'absence de la parole, mais grâce à des organes semblables à ceux des humains, la présence de sensations et même d'une âme chez les animaux (et même chez les arbres), qui leur ont été données par «*celui qui fait mouvoir les astres*», Dieu.

‘Bien (tout est)’

«*Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges romains quand ils n'entendaient pas une cause : N.L., non liquet, cela n'est pas clair.*»

“Chaîne des êtres créés”

«*Ô Platon tant admiré ! vous n'avez conté que des fables*».

“Dieu”

Dans ce dialogue entre un philosophe grec et un Scythe est posée la question : *«Pourquoi existe-t-il tant de mal, tout étant formé par un Dieu que tous les théistes se sont accordés à nommer bon.»*
«Je conclurai que je dois me méfier à plus forte raison de toutes mes idées en métaphysique ; que je suis un animal très faible, marchant sur des sables mouvants qui se déroberont continuellement sous moi, et qu'il n'y a peut-être rien de si fou que de croire avoir toujours raison.»

"Droit"

«Il est défendu de tuer ; tout meurtrier est puni, à moins qu'il n'ait tué en grande compagnie, et au son des trompettes.»

“Fanatisme”

«Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant? Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les fanatiques, et qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce Vieux de la Montagne qui faisait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbéciles, et qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait.»
«Je pense avec vous que le fanatisme est un monstre mille fois plus dangereux que l'athéisme philosophique. Spinoza n'a pas commis une seule mauvaise action : Chastel et Ravailac, tous deux dévots, assassinèrent Henri IV.»
«Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?»

“Gouvernements, quel est le meilleur?”

Voltaire répond par *«celui où l'on n'obéit qu'aux lois»*. Après quoi il ajoute : *«Mais ce pays n'existe pas.»*

“Guerre”

«Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison [une famille noble] dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie : le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement ; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune [ancienne mesure de longueur équivalant à 1m, 18], borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire. Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que Gengis Khan, Tamerlan, Bajazet n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain.»

La structure du texte

Les six paragraphes qui constituent le texte ne sont pas reliés par des articulations logiques ou chronologiques, mais semblent juxtaposés sans liens apparents. Les cinq premiers paragraphes présentent pourtant un début comparable ; un acteur intervient à chaque fois pour une action nouvelle : «*un généalogiste prouve à un prince, les autres princes, des autres peuples, ces multitudes, cinq ou six puissances belligérantes*». Cette succession fait apparaître d'abord le singulier : «*un généalogiste*», «*un prince*», puis des pluriels, désignant à chaque étape un groupe plus nombreux. C'est sur cette gradation que repose la logique du texte, chaque paragraphe décrivant une nouvelle étape amplifiée et dépassée par le paragraphe suivant. Cette structure souligne efficacement le phénomène d'extension des conflits. La juxtaposition de brefs paragraphes permet de mettre l'accent sur l'engrenage que constitue la guerre. Leur succession traduit la surenchère, l'effet d'«escalade». Par des revendications absurdes jusqu'au conflit généralisé.

Un récit au service des idées

La succession des paragraphes qui délimitent les étapes d'une progression dans la durée, définit assez nettement les caractéristiques d'un récit. Un relevé des verbes utilisés permet de faire apparaître le nombre important des verbes d'action : «*les habille*», «*les fait tourner*», «*y prennent part*», «*se battre*», etc. Ces actions successives permettent encore de dégager le caractère narratif du texte, confirmé par l'emploi d'un lexique concret : lexique de la généalogie et du droit, puis du vêtement dans le premier paragraphe de la guerre dans le paragraphe 5, des cérémonies religieuses dans le paragraphe 6. Un texte narratif correspond pourtant mal à l'ambition indiquée par le titre de l'ouvrage : «*Dictionnaire philosophique*», et au projet de consacrer dans ce dictionnaire un article à la guerre. Cette inadéquation du contenu avec le titre attire l'attention du lecteur. L'article de dictionnaire paraît utilisé comme garantie du sérieux de l'entreprise, mais il ne donne ni une définition ni un historique ni une analyse de la guerre, comme on s'y attendrait. C'est par un récit que Voltaire passe en revue tous les aspects de la question qu'il traite. Le récit sert à provoquer l'intérêt du lecteur, et il permet de souligner le fait que la guerre est une suite d'actions malfaisantes dont l'issue ne peut être que dramatique.

Une mise en cause de toutes les guerres

Les déterminants les plus représentatifs du texte sont les articles indéfinis. Ils déterminent chaque mot clé du déclenchement et du déroulement du conflit : «*un généalogiste*», «*un prince*», «*un comte*», «*une province*», «*un grand nombre d'hommes*», «*des peuples*». Cet emploi a pour effet de présenter les phénomènes sans les identifier précisément, d'envisager le cas particulier qui est décrit, comme un cas général : «*Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain.* » Cette valeur est renforcée par l'emploi d'adjectifs indéfinis (lignes 14, 28) et de pronoms indéfinis (lignes 15, 21, 22, 26). Les démonstratifs mêmes qui sont présents (lignes 4, 6, 14, 22 et 26) ne renvoient à aucune réalité précise. Ils n'ont pour référence que ce qui a été dit dans le texte auparavant. Rien ne

permet donc de dire de quels princes, de quels pays, de quels conflits il s'agit. L'observation des temps verbaux aide à confirmer cette déduction. Le temps dominant est le présent de l'indicatif, employé dans tous les paragraphes pour décrire chaque phase du conflit. Cette mise à plat donne l'impression que Voltaire n'a pas cherché à entretenir le suspens en jouant dans son récit sur la temporalité et la datation, mais qu'il a raconté cette aventure comme une vérité permanente, qu'il y voit une suite de lois générales qui ne peuvent manquer de se produire. Le texte n'a donc pas pour fonction d'apporter un témoignage sur une guerre particulière, mais il se charge de dénoncer la guerre, toutes les guerres. Cette généralisation permet de viser plus largement tous les responsables, et en même temps de faire comprendre que la guerre obéit à une mécanique qu'il est urgent d'enrayer, bien qu'il termine en la qualifiant de «*fléau inévitable*».

Un texte objectif?

Le pronom de la première personne du singulier n'est jamais utilisé dans le texte. On peut en déduire que l'auteur ne prend pas la parole, qu'il n'intervient pas directement. Doit-on en conclure pour autant qu'il ne prend pas parti? Le lexique utilisé fait apparaître de nombreux termes péjoratifs pour décrire le conflit : le recrutement se faisant auprès d'hommes «*qui n'ont rien à perdre*» (ligne 11), les soldats se trouvent assimilés à des bandits sans scrupules qui iront «*vendre leurs services à quiconque veut les employer*» (ligne 21). Ces connotations péjoratives se retrouvent dans les périphrases qui désignent les combattants («*meurtriers mercenaires*», ligne 16), les gouvernants («*chefs des meurtriers*», ligne 28), le combat lui-même qui consiste à faire place nette du pays conquis (ligne 20), à «*s'acharner les unes contre les autres*» (ligne 22), à «*faire tout le mal possible*» (ligne 27), à «*exterminer son prochain*» (ligne 30). Tous ces termes révèlent une condamnation presque explicite de la guerre.

L'emploi de modalisateurs vient aussi souligner le point de vue défavorable de l'auteur. Aux lignes 3 et 23, l'adverbe «*même*», exprimant un renchérissement, trahit un jugement critique sur l'absurdité des causes du conflit.

À la fin du texte, des contradictions sont mises en évidence : le vocabulaire religieux «*bénir*», «*Dieu*», «*prochain*», qui connote la tolérance et la paix, contraste avec «*meurtriers*», «*exterminer*». L'adjectif «*infernale*» paraît incompatible avec l'invocation à Dieu. Ces rapprochements de termes ne sont pas neutres. Ils servent à dénoncer les justifications religieuses données à la violence par ceux qui ont des intérêts dans le conflit. Le ton faussement admiratif révèle aussi le parti que prend l'auteur. L'éloge exprimé par «*merveilleux*» contraste si nettement avec «*entreprise infernale*» qu'il amène à voir là un emploi ironique, par antiphrase.

Les antiphrases qui consistent à porter un jugement favorable sur les auteurs de guerre et sur la guerre elle-même permettent de déceler le véritable point de vue de Voltaire par le décalage ironique avec les termes péjoratifs. Son «*droit évident*» (ligne 6), le «*droit incontestable*» (ligne 10) du prince soulignent l'absurdité de ses prétentions. «*Marche à la gloire*» (ligne 13) dit ironiquement que ces soldats sont envoyés au massacre.

Bien que la condamnation de la guerre ne s'exprime pas dans un réquisitoire où l'auteur énoncerait son point de vue explicitement, le texte possède cependant une grande force polémique. À travers la tonalité et les connotations, par le biais de l'ironie, grâce aux subtilités de l'énonciation, les prises de position de l'auteur ne font aucun doute. Le texte révèle l'engagement de Voltaire dans le combat pour la tolérance.

«*Juste (du) et de l'injuste*»

- «*De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes? La nature, effrayée et soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes : "Soyez justes, et non des sophistes persécuteurs"»*

- «*Jésus n'enseigne aucun dogme métaphysique ; il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : "Je suis consubstantiel ; j'ai deux volontés et deux natures avec une seule personne." Il laissa*

aux cordeliers et aux jacobins, qui devaient venir douze cents ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; [...] il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui».

“Lois (des)”

«À la honte des hommes, on sait que les lois du jeu sont les seules qui soient partout justes, claires, inviolables et exécutées. Pourquoi l'Indien qui a donné les règles du jeu d'échecs est-il obéi de bon gré dans toute la terre, et que les décrétales des papes, par exemple, sont aujourd'hui un objet d'horreur et de mépris? C'est que l'inventeur des échecs combina tout avec justesse pour la satisfaction des joueurs, et que les papes, dans leurs décrétales, n'eurent en vue que leur seul avantage. L'Indien voulut exercer également l'esprit des hommes et leur donner du plaisir ; les papes ont voulu abrutir l'esprit des hommes.»

“Martyrs”

«Non, si vous voulez rendre la religion chrétienne aimable, ne parlez jamais de martyrs ; nous en avons fait cent fois plus que les païens.»

“Matière”

«Hélas ! de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu.»

“Miracles”

- *«Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour venir à bout d'un certain dessein sur quelques êtres vivants ! Il dirait donc : "Je n'ai pu parvenir par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes lois éternelles, à remplir un certain dessein ; je vais changer mes éternelles idées, mes lois immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles." Ce serait un aveu de sa faiblesse, et non de sa puissance. Ce serait, ce semble, dans lui la plus inconcevable contradiction.»*

- *«Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il serait insensé de l'expliquer : ce sont des mystères qu'on croit par la foi ; et la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas, ce qui est encore un miracle.»*

- *«Ceux qui fortifient leurs raisonnements par la science vous diront que les Pères de l'Église ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur temps. Saint Chrysostome dit expressément : "Les dons extraordinaires de l'esprit étaient donnés même aux indignes, parce que l'Église avait besoin de miracles ; mais aujourd'hui ils ne sont pas même donnés aux dignes, parce que l'Église n'en a plus besoin." Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérissent les malades.»*

- *«Un gouvernement théocratique ne peut être fondé que sur des miracles ; tout doit y être divin. Le grand souverain ne parle aux hommes que par des prodiges ; ce sont là ses ministres et ses lettres patentes.»*

- *«Et qu'est-ce donc que le sang d'un saint Janvier que vous liquéfiez tous les ans quand vous l'approchez de sa tête? Ne vaudrait-il pas mieux faire gagner leur vie à dix mille gueux, en les occupant à des travaux utiles, que de faire bouillir le sang d'un saint pour les amuser? Songer plutôt à faire bouillir leur marmite.»*

“Morale”

«Redisons tous les jours à tous les hommes : "La morale est une, elle vient de Dieu ; les dogmes sont différents, ils viennent de nous".»

«La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différents, et que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison.»

“Religion”

- «Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à des compatriotes, ne doit-on pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur et la modération la plus encourageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules ; s'il ose leur dire qu'ils ne rejettent sa doctrine qu'autant qu'elle condamne leurs passions, et que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse et orgueilleuse, il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir. Si la religion qu'il annonce est vraie, l'emportement et l'insolence la rendront-ils plus vraie? Vous mettez-vous en colère quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la société? Non, car tout le monde est de votre avis. Pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse? C'est que son sens irrite votre amour-propre».

- «La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une âme bien née n'en a pas la volonté ; une âme tendre s'en effraye ; elle se représente un Dieu juste et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.»

“Secte”

Cet article est sans doute celui qui résume le mieux la philosophie du “Dictionnaire philosophique”.

«Toute secte, en quelque genre que ce puisse être, est le ralliement du doute et de l'erreur. Scotistes, thomistes, réaux, nominaux, papistes, calvinistes, molinistes, jansénistes ne sont que des noms de guerre. Il n'y a point de secte en géométrie ; on ne dit point un euclidien, un archimédien. Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis et des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi [...] On ne dit pas en Angleterre : "Je suis newtonien, je suis lockien, halleyen" ; pourquoi? parce que quiconque a lu ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois grands hommes. Plus Newton est révééré, moins on s'intitule newtonien ; ce mot supposerait qu'il y a des antinewtoniens en Angleterre. Nous avons peut-être encore quelques cartésiens en France ; c'est uniquement parce que le système de Descartes est un tissu d'imaginations erronées.»

“Sensation”

Voltaire n'hésita pas à y qualifier de «romans» les œuvres de Descartes.

“Superstition”

- «Presque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Être suprême et de la soumission du cœur à ses ordres éternels est superstition.»

- «Remarquez que les temps les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.»

- «*Jamais la nature n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.*» -
«*Lorsqu'une question soulève des opinions violemment contradictoires, on peut assurer qu'elle appartient au domaine de la croyance et non à celui de la connaissance.*»
- «*Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?*»

"Tolérance"

«*Qu'est-ce que la tolérance? C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature.*»

"Vampires"

Adversaire de Dom Calmet, un érudit du XVIIIe siècle, Voltaire se moqua : «*Depuis longtemps les chrétiens du rite grec s'imaginent que les corps des chrétiens du rite latin enterrés en Grèce ne pourrissent point parce qu'ils sont excommuniés*» ; il proclama qu'il n'y avait plus de vampires folkloriques et en désigna d'autres bien plus redoutables : «*On n'entendait point parler de vampires à Londres et à Paris. J'avoue que dans ces deux villes il y eut des agioteurs, des traiteurs, des gens d'affaires, qui sucèrent en plein jour le sang du peuple ; mais ils n'étaient point morts, quoique corrompus. Ces suceurs véritables ne demeuraient pas dans les cimetières, mais dans des palais fort agréables.*».

Commentaire général

Dans ce petit "*Dictionnaire portatif*", comme l'appelait l'auteur, destiné aux «*honnêtes gens*», se trouvèrent regroupés par ordre alphabétique les grands sujets de réflexion de la pensée du siècle des Lumières. Mais ce n'était pas vraiment un dictionnaire car Voltaire, à la fois sérieux et brillant, parfois indigné, le plus souvent malicieux, ironique évidemment, voulut «*instruire en amusant*», pour défendre les valeurs de progrès et de tolérance, faire avancer les conquêtes de la raison, proposer la somme, à la fois la plus complète et la plus personnelle, de tous ses combats, se souciant moins de définir que d'exposer sa propre philosophie.

Ce condensé fut la pièce maîtresse de sa lutte contre «*l'infâme*», car la plupart des articles portent sur la religion. L'orientation est avant tout antichrétienne, les 3/5 des articles étant consacrés à la critique du judéo-christianisme. Voltaire ne s'attaquait plus seulement au clergé, mais de face au dogme. Il voulut démontrer que, même si les livres saints ne sont pas falsifiés, ils sont absurdes et immoraux. Il n'alla pas cependant jusqu'à l'athéisme. En désaccord avec d'Holbach et même Diderot, il reconnaissait l'existence d'un Dieu, architecte de l'univers. Mais, pour lui, il est ridicule pour l'adorer (et il adorait Dieu et combattait l'athéisme) de le concevoir triple, incarné, immolé et ressuscité. Il détestait qu'on le dégrade ou qu'on s'en serve indûment, ce qu'on retrouve dans tous ses écrits. Ses «*catéchismes*» entendaient montrer que, sous les diverses figures qu'on donne à Dieu, c'est partout le même Dieu qu'on vénère. Il dénonçait les horreurs et les absurdités de religions fondées sur un livre saint dont l'autorité était contestée. Il luttait pour séparer le politique et le religieux. Il prônait un théisme débarrassé des superstitions et inaccessible au fanatisme. Il combattait toutes les formes d'obscurantisme, même non spécifiquement ou officiellement «*religieuses*». Il dénonçait l'intolérance.

Le fanatisme religieux ne fut pas pour autant la seule cible du "*Dictionnaire philosophique*". Voltaire y fit preuve d'une grande liberté de ton envers les figures sacrées de la philosophie qu'on n'a peut-être jamais retrouvée depuis lors. Il s'en prit ainsi irrévérencieusement à ce qu'il estimait être l'absconce et creuse terminologie d'Aristote, ridiculisant sans relâche toutes les spécieuses spéculations métaphysiques infectées à la racine de sophismes grossiers.

D'autres articles traitant de questions politiques, Voltaire s'y montra, comme à l'accoutumée, le défenseur de la liberté de penser et du régime constitutionnel.

Enfin, des articles portent sur la psychologie, l'esthétique, l'Histoire.

Les articles sont généralement des merveilles de vivacité et parfois de clairvoyance, privilégiant le point de vue personnel au détriment de l'information, comme le montre également l'usage de l'apostrophe directe : «*Ô Platon tant admiré ! vous n'avez conté que des fables*». Ils prennent toutes les formes, accueillent des fictions, des anecdotes, des dialogues (entre un Anglais et un Espagnol, entre un philosophe grec et un Scythe, entre un fakir et un Chinois, entre deux Chinois ou entre deux Turcs, les caractères des deux interlocuteurs étant toujours les mêmes : l'un est l'ignorant plein de bon sens, l'autre est le pédant qui se trouve vite à court d'arguments).

Dans ces libres propos se déploient la force polémique, l'ironie mordante et la fantaisie qui sont la marque de la prose de Voltaire. L'écriture est le plus souvent brève et nerveuse. Le vocabulaire est riche, les substantifs les plus fréquents relevant du vocabulaire religieux («*religion*», «*chrétiens*», «*dieux*», «*Jésus*», «*Ciel*», «*dieu*», «*foi*») et politique («*roi*», «*lois*», «*loi*», «*pays*», «*maître*», «*nations*», «*empire*»). On remarque l'importance des hapax, des noms propres et des titres d'ouvrages. La grande fréquence du pronom «*on*» et des pronoms des première et deuxième personnes indique le caractère discursif de ce texte. Le relevé des «*segments répétés*», c'est-à-dire des séquences de formes revenant à l'identique en plusieurs endroits du texte, fait apparaître un très grand nombre de groupes adjectivaux à valeur hypothétique : «*encore plus*», «*rien n'est plus*», «*cent / mille / un million de fois plus*».

L'ouvrage fut publié clandestinement chez Cramer, à Genève, en 1764, puis augmenté en 1765 et en 1767. Il atteignit 118 articles en 1769. Le premier titre, «*Dictionnaire philosophique ou la raison par l'alphabet*», définissait assez explicitement la tendance ; à partir de l'édition augmentée qui parut l'année suivante, l'œuvre s'intitula : «*Dictionnaire philosophique portatif*» ; on prit ensuite l'habitude de le désigner simplement comme «*Le portatif*». Les thèses qui y étaient exposées furent développées par Voltaire dans «*L'évangile de raison*» (1764), «*Le recueil nécessaire*» (1768) enfin, de 1770 à 1772, dans les neuf volumes de «*Questions sur l'Encyclopédie*».

Le dictionnaire fit scandale, et fut même brûlé sur le bûcher du chevalier de La Barre, en 1766. Son retentissement fut immense, et il suscita maintes réfutations dans la littérature apologétique du XVIIIe siècle (Chaudon, Bergier, Guénée, Nonnotte). Il n'en reste pas moins, aujourd'hui, l'un des écrits les plus caractéristiques et les plus vivants de Voltaire.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)